

» t-il repris, le fils d'Ipsiboé vous l'ordonne. »

Le nom magique d'Ipsiboé complète la force du charme. Ce talisman irrésistible achève de subjuguier les assaillans. Ils courbent leurs fronts humiliés; ils obéissent sans murmure; et, remontés sur leurs coursiers, ils s'éloignent silencieusement, laissant le page d'Aiguemar aussi surpris de sa puissance qu'ils peuvent l'être de sa conduite.

La reine, presque évanouie, avait vu l'étonnante bataille et sa fin plus étonnante encore. Elle avait reconnu l'audacieux écuyer du sire de Monterolles, et avait ouï confusément ses paroles aux ravisseurs. C'est donc à l'élève d'Éral qu'elle doit sa délivrance; mais comment l'a-t-il opérée!..... Ah! ses sens l'ont trompée sans doute... Des visions ont passé devant elle.... Et, dans tous les objets qui l'ont frappée, il ne peut y avoir de vrai que la vaillance d'Alamède.

Ses regards levés vers le ciel semblent rendre grâce à l'Éternel; mais son cœur, resté sur la terre, ne remercie que l'orphelin. Elle est tremblante et abattue. Son li-

bérateur est près d'elle; il la soulève avec respect, il la soutient avec amour. Hélas! oubliant ses périls, trouvant un charme en sa faiblesse, la reine entre les bras du guerrier ne cherche point à reprendre ses forces; et, pour rester plus long-temps appuyée sur son sein, elle revient lentement à la vie.

« — Alamède! » dit-elle enfin d'une voix pleine de douceur et de tendresse, « c'est » donc vous qui m'avez sauvée!..... »

Le jouvencel souffre de sa blessure, le sang coule sous son armure; mais, tout entier à Zénaire, il ne sent plus rien que son cœur, et n'est plus à rien qu'à l'amour.

« — Alamède, » a-t-elle repris, « comment » m'acquitter envers vous! Où trouver des » expressions qui peignent ma reconnais- » sance! »

Il tient sa main entre les siennes, la princesse l'y a laissée; il porte cette main à ses lèvres, la reine ne l'a point retirée. Hors de lui-même, ivre de joie, et fixant sur elle un regard passionné: « — O Zénaire! » s'écrie-t-il, « quoi! j'ai pu conserver vos jours! » quoi! c'est vous qui m'adressez les paroles

» du sentiment!... Ah! pour votre heureux
 » défenseur quelle journée et quels momens!
 » Arrête, char fuyant de la vie!..... cette
 » heure est toute une existence. »

O funeste poids des grandeurs! chaînes pesantes du devoir! l'auguste fille de Raymond a trouvé dangereux pour elle l'enthousiasme d'Alamède, et se lève bien qu'à regret. Déguisant sous un front sévère le trouble enivrant de son âme, elle retire sa main brûlante de celles du poursuivant d'armes; et, chancelante, elle s'éloigne.

Il étouffe un profond soupir, reprend ses armes et la suit. Soudain elle a rompu le silence: « — Retournons-nous à Moralin? » dit l'héritière de Raymond. « Qu'elle est la route qu'il faut prendre? »

« — Je l'ignore, » lui répond-il. « Un destin bizarre me jette constamment dans des voies inconnues. Que votre majesté me guide!... car, près d'elle, ici comme ailleurs, je ne saurais que m'égarer. »

« — Près de ce ravin, » poursuit-elle. « plusieurs flambeaux brûlent encore. Prenez-les, leurs clartés utiles.... »

Mais un coup de vent, à ces mots, a soufflé les dernières torches. « — Partout où se trouve Alamède, » réplique en riant l'ancien page, « il n'est question que de clartés... » et toutes les lumières s'éteignent.

« — Expliquez-moi, » reprend la reine, « un inconcevable mystère. Lorsque vous combattiez pour moi, j'ai cru voir briller tout-à-coup entre vos mains, un ordre en pierreries. Que signifie ce simulacre? »

« — Reine! je vous l'expliquerais... mais je suis encore à l'apprendre; et même, à ce louable effet, j'ai en ce moment, à la ville, un maître habile qui m'attend. »

« — Parlant à mes vils ravisseurs, ne vous êtes-vous pas écrié? *Soldats! je suis le comte Edgar.* »

« — Princesse! c'est mon nom de guerre. »

« — Et même votre nom de victoire, » dit Zénaire avec impatience: « mais enfin qui pouvez-vous être? »

« Tout ou rien, » répond Alamède, « trompeur ou trompé, centre ou pôle, une puissance ou un atôme.... que Votre Majesté choisisse! »

» — Ainsi donc ?...

» — Tel est mon partage. Je ne sais pas ce que je suis ; souvent j'ignore ce que je fais ; et je n'ose , en certains momens , me demander ce que j'éprouve... »

Cette dernière phrase , prononcée d'une voix expressive et tendre , allait ramener l'entretien au sujet que redoutait la souveraine ; elle presse aussitôt sa marche ; et , montant un sentier du bois , elle s'écrie d'un air inquiet :

« — Quelle solitude profonde !

» — Oui sans doute , pour une reine : » a reparti le jouvencel avec un sourire forcé. « Noble exilée de la nature ! pour vous le tumulte est la vie , le factice est la vérité : ce lieu doit vous paraître un désert. Quelle différence entre nous ! La vraie solitude pour moi est la salle glacée des trônes. »

La fille des héros et des rois a feint de n'avoir point entendu. « — Quelle obscurité ! » reprend-elle , « quelle ombre épaisse en ces forêts !... »

« — Princesse ! » répond l'orphelin , « à l'imitation de l'orgueil qui étouffe le senti-

» ment , ce voile nocturne , peut-être , veut rendre la nature imposante... il ne la rend que funéraire. »

Pour la première fois les comparaisons d'Alamède , si habituellement enjouées , avaient pris de sombres couleurs ; et ses railleries étaient amères. Mais sa blessure s'enflammait ; ses douleurs devenaient aiguës ; et , dissimulant ses souffrances de crainte d'alarmer la reine dans un moment où son secours lui paraissait si nécessaire , il sentait ses forces se perdre , et sa gaieté s'évanouir.

Tout à coup un bruit confus de voix et de pas fait retentir la plage. Une clarté rougeâtre éclaire la forêt. Une troupe inconnue s'avance ; et dessous inaccoutumés ont troublé la paix du désert. Zénaïre effrayée quitte le sentier battu qu'elle suivait , et se cache sous les taillis.

Cependant aucun spectacle alarmant n'allait se présenter à sa vue ; ce sont des chants.. et des chants d'amour que le vent porte jusqu'à elle. La princesse revient sur ses pas ; et , dérobée aux regards par les rameaux

épais qui bordent la route, elle examine l'étrange cortège qui traverse la solitude.

C'était la confrérie des pénitens d'amour (1) : c'était la secte des Gallois. De longues files d'hommes et de femmes marchant deux à deux, enlacés de chaînes de fleurs, et couverts d'habits chamarrés de rubans, se rendent en pèlerinage à la grotte de Sainte-Richilde. Leurs vêtemens, chargés de devises, sont de diverses couleurs; et chaque amant porte en ses mains la coupe de la fidélité : il ne peut boire qu'à ce vase.

Les pénitens d'amour, selon leurs statuts révévés, doivent rechercher les tourmens en l'honneur de la foi jurée. Pour prouver l'excès de leur flamme, il leur faut braver avec opiniâtreté les saisons les plus rigoureuses et les plus cruelles souffrances. Pendant les chaleurs de l'été, ils doivent, sous des manteaux de laine, gravir des rochers calcinés par les rayons brûlans du soleil; et, quand

(1) Voyez, sur cette étrange secte, La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chevalerie*, t. II, p. 62. — Le chevalier de la Tour.

mugissent les hivers, il faut qu'ils errent lentement, vêtus d'une légère toile, sur la neige où souffle la bise. Il n'est, disent ces enthousiastes, qu'un bien et qu'un mal dans ce monde; c'est être aimé ou ne pas l'être, c'est trouver ou perdre une amie.

La procession passe avec ordre; déjà les pénitens sont loin, et leurs chants ne s'entendent plus. Le jouvencel et la princesse sont restés à la même place. Tous deux soupiraient et se taisaient.

Zénaire s'arrache la première à sa rêverie mélancolique « — Quelle bizarre institution! » dit-elle d'une voix altérée; « quelles lois et » quels vœux absurdes! que d'insensés sur » cette terre!

« — Si les gallois, dit Alamède, sont heureux par le sentiment, je ne les trouve point » insensés. S'il est un excès pardonnable, ce » doit être l'excès d'amour.

« — Mais leurs pénibles sacrifices...

« — A qui aime rien n'est pénible. Qui » peut être seul et heureux? qui peut même » être seul et bon? Où trouver le bonheur » ici-bas, si ce n'est dans les tendres com-

» munications du cœur, dans les sacrifices
 » mutuels ! malheur à qui vit et meurt seul !
 » De l'enfer quel est le supplice ? ne pouvoir
 » plus jamais aimer.

» — Où se rendent ces fanatiques ? » interrompt la reine troublée.

« — Sans doute à quelque sainte chapelle ;
 » toute âme tendre aime à prier. L'ambition
 » ni les grandeurs n'occupent point *ces fanatiques*. En eux la vanité des hauts rangs
 » ne vient point flétrir les pensées , n'a point
 » séché les sentimens , n'a pas mis à nu l'existence , et des champs fleuris du bel âge n'a
 » point fait une plaine aride. »

Il dit : la reine se détourne, et cache son émotion croissante. Ils sont sortis de la forêt ; et les tours crénelées de Moralin se sont déployées à leurs yeux. La princesse est parvenue aux murailles qui ferment le parc du château ; elle ouvre une porte dérobée, et va rentrer dans ses jardins. L'orphelin d'Aiguemar s'arrête, et d'un ton plaintif a repris :
 « — Reine, je ne vous suis plus utile ; ma tâche est remplie, je vous laisse.

» — Alamède ! » interrompt Zénaire , « oh !
 » ne me quittez pas encore !... »

Elle dit : sur sa physionomie angélique quels tendres regrets exprimés ! En sa prière , en son accent, que d'involontaires aveux !.. L'élève d'Éral se rend maître de lui-même , et répond avec fermeté :

« — Ma résolution est prise, je dois vous
 » fuir... et pour toujours.

» — Quoi ! mon palais ?

» — Je le déteste.

» — Mon amitié ?

» — Je la rejette.

» — Ma voix ?..

» — Je ne veux plus l'entendre. »

Puis, avec l'énergie brûlante du sentiment :
 « — Cette soirée, » continue-t-il, « a changé
 » tout entier mon être. Loin des grands, des
 » cours et des villes, je veux à jamais m'exiler. Où es-tu, hameau d'Aiguemar ! Et
 » qu'ai-je fait en te quittant !... Heureux
 » champs de la liberté, vous rouvrirez-vous
 » devant moi !... Je le sens, un vallon désert
 » est désormais le seul asile, le seul séjour
 » qui me convienne. J'irai sur des plages

» lointaines ensevelir ma destinée. Dans quel-
 » que retraite sauvage peut-être trouverai-je
 » une amie... et peut-être une voix, un jour,
 » daignera répondre à la mienne. Ah ! qu'un
 » cœur batte enfin pour moi ! je ne demande
 » qu'un cœur à la terre. »

C'en était trop pour la princesse ! Jusqu'à ce moment le devoir de son rang et la fierté de son âme avaient soutenu sa faiblesse ; ils cèdent enfin à l'amour. Au pied d'un tertre de verdure, formé de marches en gazon, elle tombe presque défaillante, et cache son visage en ses mains..... Zénaire verse des larmes.

« — Eh quoi ! » s'écrie l'orphelin s'élançant vers elle, « vous êtes jeune, belle, puis-
 » sante... Vous êtes reine, et vous pleurez !

» — O Alamède ! » répond-elle de l'accent le plus douloureux, « c'est parce que
 » je suis reine que je pleure. »

Qui peindrait les transports du jouvencel à ces douces et tendres paroles ! Dans son ivresse inexprimable, il s'est jeté à ses genoux, étend ses bras avec amour... et va la presser sur son cœur... lorsque, épuisé par

le sang qu'il a perdu, et par les émotions violentes qu'il a ressenties, il perd le sentiment et la vue. Soudain l'air manque à sa poitrine ; ses yeux se ferment ; et sa tête pâle et glacée tombe sur les genoux de la reine.

Mais, en cet accident funeste dont elle ignore la vraie cause, Zénaire n'a pu voir qu'une offense nouvelle, qu'un oubli de toute bienséance, et qu'un délire impardonnable. Elle n'avait point fixé ses regards sur lui, de crainte de rencontrer ses yeux ; et, bien que le ciel commençât à s'éclairer, elle n'avait point remarqué l'affreux changement de ses traits.

Elle le repousse avec courroux ; craignant tout et d'elle et de lui, elle cherche au hasard dans sa pensée le langage le plus terrible, et croit, pour son propre salut, ne pouvoir assez s'irriter. Hélas ! l'inconcevable amour ne se plaît que dans les extrêmes. Elle prononce ces paroles :

« — Retirez-vous, audacieux ! Oubliez-
 » vous qui je suis !.... Rappelez-vous donc
 » qui vous êtes !.... Vous croyez-vous le

» droit de m'outrager pour m'avoir sauvée
 » cette nuit par je ne sais quels moyens
 » étranges! .. Guerrier! j'apprécie vos ser-
 » vices; vous avez pris les armes pour moi...
 » mais avez-vous exposé vos jours!.... »

A ce langage cruel, le jouvencel expirant soulève sa tête abattue, et sur la fille de Raymond tourne un regard où se peignent les plus mortelles souffrances et le plus juste des reproches. Un des premiers rayons de l'aurore, se faisant jour à travers les arbres, éclaire en ce moment son visage... La reine jette un cri d'effroi. « — Dieu! reprend-elle, qu'ai-je dit!... »

L'orphelin; pour toute vengeance, porte la main à sa blessure.... La princesse aperçoit le sang, et a vu la plaie sous l'armure. Désespérée, elle s'écrie : « — Généreux et cher Alamède! tu combattis pour moi, tu meurs; et ton ingrate souveraine... »

Alamède ne l'entend plus.

LIVRE NEUVIÈME.

DEUX fois douze heures avaient fui depuis le combat de la forêt. L'orphelin d'Aigemar, dévoré par une fièvre brûlante, étendu sur le lit des douleurs, et comme entre la vie et la mort, n'avait encore repris ses sens que par instans et à de longs intervalles. La troisième aurore allait paraître, il revient entièrement à lui. Transporté par les soins de la reine dans un des plus riches appartemens du château de Moralin, il avait été constamment entouré des *mires* les plus renommés et des serviteurs les plus attentifs. Ses souffrances sont apaisées, et ses jours sont hors de danger; il entr'ouvre languissamment sa paupière; mais hélas! avec la pensée revient aussi le souvenir.

Il se rappelle les terribles paroles de la princesse, prononcées au moment même où il tombait mourant à ses pieds, victime de son dévouement; et, les gravant en traits de